

« La Storia », d'Elsa Morante, une saga italienne au temps de la guerre

Avec un souffle exceptionnel, l'auteure italienne fait revivre les horreurs de la guerre dans une fresque à la fois historique et populaire. Un livre éblouissant. Cet article est paru dans [Le Monde](#), 17 juin 1977, par Françoise Wagener.



Zola ? Dostoïevski ? Soljenitsyne ? Pour aucun d'entre eux la littérature ne fut, n'est un jeu. Pour Elsa Morante non plus. Les mots, le moyen le plus sûr, le plus immédiat de toucher les autres. Le moyen le plus humain de les informer, de les appeler à partager, à comprendre. Éveiller, réveiller. Témoins ? Visionnaires ? Historiens ? Poètes ? Ils sont tout à la fois. Militants ? À leur façon, oui. Militants de l'humain.

Elsa Morante, « la » Morante, comme on dit à l'italienne, je ne connaissais que son nom, comme la plupart des Français. Et le fait qu'elle avait été la première femme de Moravia. Jamais vue, jamais lue. Un seul article au dossier du *Monde*, un entretien avec Michel David lors de la sortie de *Mensonge et sortilège*, un gros roman qui avait eu le prix Viareggio en 1948, et qu'on traduisait ici vingt ans après (voir *Le Monde des livres* du 13 avril 1968).

Une écrivaine mystérieuse

Comment déchiffrer cette énigme : qui est la Morante ? Il y avait ses livres, des informations glanées ici ou là, une ou deux prodigieuses photographies. À défaut de pouvoir l'approcher, la sentir, l'inventer au plus près. Et le plus près, c'est ceci : la Morante a la réputation d'être sauvage, rétive à toute relation avec l'inconnu, amoureuse de la réclusion, comme la plupart de ses personnages. Vivant « *dans un attico sur les toits soufrés de Rome, dans le quartier populaire du Testaccio, entourée de ses chats* ». Écrivain. Née avant la première guerre mondiale, écrivant depuis l'âge de 14 ans. Mi-sicilienne par son père (Morante est un nom espagnol), mi-modenane par sa mère, ce doit être une femme déroutante, avec quelque chose de barbare, d'archaïque, de préchrétien au sens où le Sud est préchrétien, comme l'entendait Carlo Levi.

Mixte comme ses principaux personnages, absolue comme eux. Quelque part du sang juif, sinon comment expliquer les accents si puissamment authentiques du *Châle andalou*, un recueil de nouvelles plus fortes les unes que les autres, surtout la première, où l'on voit une petite fille, dans un temps qui n'est plus le nôtre, « *interroger avec effroi, sous l'ombre du juge, parmi les muets...* ». Sinon comment expliquer les terreurs secrètes de l'Ida Mancuso, de *La Storia*, et celles de sa mère, juive, assujettie « *à un dieu vindicatif et justicier qui l'épiait* »... Un goût avoué pour le théâtre. Voir le *Jeu secret* (dans *Le Châle andalou*, toujours) où trois enfants, dans une demeure aristocratique et décrépite d'une petite ville du Sud, vivent par procuration dans les rôles qu'ils « jouent » en cachette, rôles empruntés à leurs lectures (romans de cape et d'épée).

**Premier grand succès
d'Elsa Morante en Italie,
le roman, publié
directement en livre de
poche, a été vendu à un
million d'exemplaires en
deux ans et suscita
dans les salons
littéraires romains des
polémiques
passionnelles**

Une fascination devant les mystères de la vie, l'amour, la maternité, la mort, et jamais plus fortement exprimée que par l'adolescent de *L'île d'Arturo* (prix Strega 1957), son meilleur roman peut-être. Qui se déroule à Procida, une petite île de la baie de Naples, entre une forteresse transformée en maison de correction et une demeure patricienne et paysanne déchue.

La peur de la vie. L'appel de la vie. La névrose et l'écriture. La compassion élevée au rang de catégorie esthétique. Il y a tout cela, aussi, dans *Mensonge et Sortilège* : les conflits sociaux intériorisés dans la réclusion mystificatrice d'une héroïne petite-bourgeoise (bien que née noble) et qui, rongée par un amour impossible et une mésalliance, se consume dans les faubourgs d'une autre (et anonyme) petite ville du Sud.

Aujourd'hui *La Storia*. *La Storia* qui reprend ces variations et les magnifie en un acte d'amour de six cent douze pages. *La Storia*, premier grand succès d'Elsa Morante en Italie, publié directement en livre de poche il y a deux ans, dont les tirages atteignent presque le million, et qui suscita dans les salons littéraires romains – la presse suivait – des polémiques passionnelles. Peut-être parce que *La Storia*, nous ramenant à Rome, au temps de la guerre, touchait un certain nombre de points sensibles chez les Romains, comme la lâcheté des notables envers la population juive, raflée et quasi exterminée entre l'automne 1943 et le printemps 1944.

Tour de force

Peut-être aussi parce que la Ville éternelle ressentit inconsciemment comme un scandale qu'on ose écrire l'Histoire, son histoire, à travers une chronique réaliste de la vie dans ses quartiers populaires. La petite histoire, ou l'histoire des humbles, contenant la grande aux yeux d'Elsa Morante, et la condamnant.

L'histoire du monde en ces années-là (1941-1947) – les chapitres du livre sont chronologiques et précédés d'un résumé panoramique des principaux événements internationaux) – semblait « *un interminable assassinat* ». Quel tour de force pour l'écrivain (et le témoin) d'en dire les échos affaiblis et tragiques dans l'esprit borné d'une pauvre institutrice du Testaccio, terrifiée d'être à demi-juive, usée de devoir assurer sa survie, et celle de ses deux enfants, surtout le second, né d'une étreinte forcée avec un soldat allemand à l'aube de l'année 1941. Quel tour de force d'avoir, jusqu'à la mort du petit garçon, en juin 1947, fait converger et diverger les grands axes historiques comme vers une même fin hallucinante : l'anéantissement de ce petit bâtard, trop vivant et trop sensible pour ce monde-ci...

À travers l'histoire d'une vie, celle d'Ida Mancuso, toute l'Italie d'alors défile. Des rêves proudhoniens du père d'Ida aux anxiétés neurasthéniques de sa mère juive, de sa propre résignation aux engagements successifs de son fils aîné Nino (il a 14 ans en 1940, et d'« avant-gardiste » il deviendra partisan, puis trafiquant jusqu'à sa mort violente), des traumatismes de l'enfant Useppe aux luttes collectives des sinistrés ou solitaire d'un jeune anarchiste drogué, une seule et même souffrance meut les êtres et les mots.

Qui, mieux qu'elle, sut décrire l'enfance ? Pas même Henry James, dont les personnages enfantins sont des petites grandes personnes trop perverses et trop subtiles à côté de l'Useppe de « La Storia »

Tous ou presque finissent par mourir. Mais ce qui sauve ce livre en noir et blanc, c'est le don époustouflant qu'à « la » Morante pour exprimer la vie, plus encore que la mort. Qui, mieux qu'elle, sut décrire l'enfance ? Pas même Henry James, dont les personnages enfantins sont des petites grandes personnes trop perverses et trop subtiles à côté de l'Useppe de *La Storia*. Dire l'éveil au monde, au langage, à l'amour, du petit garçon, ses rêves, ses jeux, ses premiers apprentissages, ses dialogues avec les animaux, sa douloureuse incompréhension du mal (le « haut mal », l'épilepsie, qui finira par l'emporter), jusqu'à son « pourquoi » lancinant qui vous bouleverse et vous poursuit, autant de paris tenus et gagnés par Morante, avec les mots, avec le cœur, avec l'être même.

Ce substrat humain donne au livre un souffle exceptionnel. Et que dire de la beauté visionnaire de certaines pages, un suicide délire sur une plage du Sud, une promenade échevelée dans le ghetto déserté, les errances du petit garçon et de sa chienne Bella, du côté de Portuense ? Celles-ci vous entraînent et vous élèvent très haut. Car *La Storia*, oui, est un livre dont on sort grandi : il pose les questions clés de l'existence.

La traduction française, malgré des maladresses, ne gêne pas une lecture qui engage constamment. *La Storia* est un livre marquant. Cela seul compte.

LA SÉLECTION DES 100 ROMANS DU « MONDE »

Le Monde vous invite à la lecture : [découvrez les 100 romans](#) qui ont le plus enthousiasmé nos journalistes depuis 1944.

Avec *La Storia*, *Voix au chapitre* aura lu [64 des 100 romans](#) choisis par *Le Monde*